

## préface

« À la différence des religions du salut, le chamanisme et la possession ne parlent ni d'un monde à sauver, ni d'un au-delà meilleur. »  
(Bertrand Hell)\*

*Être Omragans* comprend trois livres qui forment comme un triptyque. Ces trois livres sont à la fois indépendants les uns des autres (ce qui explique quelques répétitions d'un livre à l'autre) et peuvent être lus dans le désordre (il est même conseillé pour les entichés du « vécu » de commencer par la fin, par le troisième livre, plus directement ancré sur une expérience), tout en étant liés entre eux, dans la mesure où ils sont le fruit d'une réflexion sur notre époque à partir d'un point de vue singulier, qui est celui de la dissidence. Comment saisir notre présent, cette réalité fuyante, souvent inédite, trop familière pour être connue ? Quelles sont les forces en présence ? Comment définir les résistances qui s'opposent à l'avancée, qui semble inexorable, du monde marchand ?

Nous nous rendons bien compte que les grilles de lecture utilisées jusqu'à présent sont devenues obsolètes. Elles ont fait leur temps, un temps centré sur l'histoire de l'Europe marquée par l'avènement de la bourgeoisie et de l'activité marchande, qui s'est accompagné d'une paupérisation généralisée de la vie sociale. Deux phénomènes concomitants ont marqué cette époque et les esprits : la production massive, à l'échelle industrielle, de marchandises répondant à la spéculation sur les échanges marchands à venir ; et la croissance d'un prolétariat né de la décomposition des anciennes cultures paysannes et venu grossir la main-d'œuvre exigée par l'industrie.

Les références utilisées jusqu'à présent – comme la lutte des classes du marxisme, le prolétariat face à la bourgeoisie – ne sont plus d'aucune utilité, nous en saisissons désormais toute la vanité. Cependant, elles ont la vie dure et ne vont pas disparaître du jour au lendemain : on modifiera

---

\* Tous les auteurs et ouvrages cités sont détaillés dans la bibliographie en fin de volume, pages 673 et suivantes.

légèrement la sauce, on rajeunira certains termes qui ne sont vraiment plus de mise et qui font vieillots, comme « prolétariat » et « bourgeoisie », mais on se gardera bien de sortir d'un domaine idéologique si attrayant et qui permet bien des combinaisons. Son principal attrait est de nous apporter une fausse conscience du présent.

Pourtant, la dynamique que nous avons pu observer à l'échelle européenne, l'extension de l'activité marchande s'accompagnant d'une paupérisation généralisée de la vie sociale, est toujours effective, elle s'est seulement approfondie et étendue à l'échelle de la planète.

Le point de vue idéologique consiste à dire qu'en se développant, le capitalisme creuse sa propre tombe et crée les conditions de sa fin : tous ces pauvres jetés ainsi à la rue, sans parler du réchauffement climatique ! Et si, au contraire, il créait les conditions de sa reproduction, de son renouvellement et de son renforcement ? La désagrégation de la vie sociale lui convient très bien, elle engendre des individus isolés jetés dans une guerre de tous contre tous à l'échelle de la planète ; et la catastrophe écologique annoncée n'est pas pour lui déplaire, elle lui ouvrira des marchés importants tout en renforçant sa mainmise sur les populations.

Cette activité peut, bien sûr, bloquer, par cupidité et courte vue, comme en 1929, sa propre dynamique, qui veut que l'échange marchand puisse se réaliser d'une manière exponentielle, et nous entraîner dans un maelstrom social : ces crises accompagnant la croissance monstrueuse du capitalisme et qui semblent inhérentes à son développement ne signifient pas pour autant révolutions mais, peut-être, essoufflements temporaires, dont les peuples pourraient profiter pour se libérer de sa tyrannie. Mais c'est là une autre histoire...

Une telle situation n'appelle pas de compromis et il n'y a pas de compromis possible. Pourtant une grande partie de la société, la société dite « civile », vit encore sur l'idée qu'un compromis reste possible, que le pacte constitutionnel liant les marchands à la société n'est pas totalement rompu ; et certains citoyens pensent que la société civile, politique et démocratique pourrait contrôler et limiter, avec un peu de bonne volonté chrétienne, les effets désastreux du capitalisme. La crudité du présent les aveugle.

Ces deux positions, la position révolutionnaire (le capitalisme créant les conditions de sa critique) et celle recherchant un compromis, ne marquent pas une rupture avec le capitalisme ; d'un côté, on entend contrôler ou

limiter le désastre social annoncé ; de l'autre, on voit dans le désastre social engendré par le capitalisme l'occasion de son renversement.

Une troisième posture se dégage actuellement qui, tout en englobant les positions dites « révolutionnaire » et « réformiste », marque une rupture plus nette avec le monde marchand car elle donne la priorité à la Loi religieuse sur l'activité capitaliste. Elle ne rejette pas l'activité capitaliste mais elle la subordonne. Elle oppose la religion explicite, celle des clercs, à la religion implicite des marchands, le dieu des commandements (des musulmans, des juifs et dans une certaine mesure des catholiques) au dieu intériorisé et individualisé des protestants. Elle donne la priorité à la pratique sociale, à la règle définissant la relation entre les gens, par rapport à l'individualisme ; elle cherche à mettre une activité dictée uniquement par l'intérêt particulier sous la tutelle d'un dieu ayant conservé une dimension sociale explicite (dictant les règles d'un vivre ensemble). Évidemment, une telle posture n'a pas l'heur de plaire aux marchands qui, s'étant émanés des règles d'une vie sociale, n'entendent pas tomber sous la domination de la Loi d'Allah ou de Jéhova (sauf si la « Loi de Dieu » est celle de l'individu poursuivant son intérêt particulier). Cette position théologique tenue par le parti des clercs contre celui des marchands, du spirituel face à ce qu'ils nomment le matérialisme, du communisme face à l'individualisme, s'est véritablement dégalée à notre époque et marque un tournant par rapport à ce que nous connaissons. Elle correspond à une activité marchande qui, ayant vaincu les derniers bastions des États théocratiques qui constituaient un obstacle sur le chemin de l'universalité, trouve en face d'elle dans ce royaume de l'universel enfin atteint, les religions du Livre. Celles-ci semblaient l'attendre au croisement des chemins de notre Proche-Orient pour poser à nouveau la prédominance de la loi écrite sur la loi de la « nature humaine », ou loi de l'individu obéissant à son intérêt immédiat. Pour les juifs ce conflit n'est pas nouveau, on peut même avancer qu'il fait partie de leur histoire pour devenir une affaire entre eux et Dieu, une affaire de famille en quelque sorte ; le fondamentalisme chrétien à travers le protestantisme semble avoir opté définitivement pour la nature, qu'il juge divine, de l'activité capitaliste, alors que le fondamentalisme musulman opte, lui, pour la Loi de Dieu, la charia. Dans le Proche-Orient de notre commencement, et qui sera sans doute celui de notre conclusion, nous sommes à nouveau confrontés à notre destin biblique, à la dictature de l'universel, que celle-ci soit explicite et prenne la forme théologique de la Loi écrite de Dieu ou qu'elle soit

implicite et prenne la forme de la loi non écrite de la « nature » humaine. Et l'on notera en passant que l'alliance contre nature entre le fondamentalisme juif et le fondamentalisme des « chrétiens régénérés » (*born again christians*) n'est peut-être que de circonstance.

Si j'évoque ici rapidement les différentes formes d'opposition à l'activité débridée des marchands, c'est pour définir, par contraste, celle que j'entends exprimer dans ces livres et qui m'offre le point de vue à partir duquel j'ai entrepris cet essai. Cette autre voie, qui ne se veut ni religieuse ni idéologique, est celle de la dissidence sociale.

Il y a dissidence à partir du moment où s'ébauche et se déploie une vie collective se développant selon son propre esprit, au sein de laquelle la pensée dans sa dimension sociale, intériorisée et directement pratique, reste le privilège de tous. Aucun groupe social, aucune classe ou catégorie sociale ne vient s'intercaler entre l'homme et la pensée générique, la monopolisant à son profit. Aujourd'hui, être en dissidence c'est se trouver à l'écart ou se mettre à l'écart du monde dominant, ne pas suivre le mouvement, ne pas marcher au pas, être une fausse note, une dissonance, se trouver en porte-à-faux, en rupture, se trouver de guingois. Ce n'est jamais un acte purement individuel, où alors c'est l'individu qui garde une dimension collective, comme Jacques Mestine, par exemple. Un peuple qui continue vaillamment à suivre sa tradition est un peuple en dissidence. Que des gens reconstruisent, dans des conditions contraires et hostiles, des liens de voisinage, et ils se mettent en dissidence. Aucune théorie ne vient fixer une dissidence : celle-ci, comme une langue non écrite, se transforme, se glisse dans les marges de l'Unique pour réapparaître sous des formes inattendues quand on la croyait disparue à tout jamais.

Personne n'a jamais vu Sila, ce grand esprit qui anime le monde. Les simples mots ne peuvent définir sa nature. Il réside en un lieu mystérieux extraordinairement éloigné de la Terre, et pourtant, soudainement, il se manifeste parmi les humains. Tous les souffles procèdent de lui, le souffle de la vie comme celui des tempêtes.

La dissidence est ancrée au plus profond des consciences et son souci, concret, indifférent aux grandes idées universelles, touche la vie qui coule toute proche. La dissidence marque une rupture pratique par rapport au monde dominant, ce n'est pas une rupture idéologique ni une rupture religieuse, qui sont déjà l'expression d'une pensée séparée. Quand, par exemple, dans un quartier populaire, les gens reconstituent peu à peu, dans

des conditions difficiles, une vie sociale de voisinage, ils n'agissent pas par idéologie, sous la pression d'une pensée qui leur serait extérieure, mais bien sous la pression d'une pensée qui leur est propre, sous la pression de désirs confus, d'aspirations incertaines, de souhaits qui paraissent indéterminés et qui, pourtant, finissent par animer à la longue une pratique et une ligne de conduite clairement définies. C'est alors qu'ils se heurtent au monde dominant, qui voit dans cette reconstruction sociale un obstacle à son développement, et c'est bien ce qu'elle est. Ce n'est pas cette confrontation que les gens cherchent en premier lieu, ce qu'ils cherchent de prime abord, c'est à vivre ensemble, selon l'idée assez vague au début qu'ils se font du vivre ensemble.

L'idéologie — et, si l'on y regarde bien, toute idéologie est religieuse — inverse les termes de l'équation ; elle fait de la lutte victorieuse contre le « vieux monde » la condition d'un changement de société. Une fois le monde selon Monsanto terrassé, ce sera alors l'avènement d'un nouveau monde, le monde selon les idéologues, un monde où les idéologues seront rois. La frontière entre dissidence et idéologie semble ténue et, pourtant, elle est plus haute que les murs qui séparent Israël de la Palestine ou les États-Unis du Mexique. Oui, il y a bien la guerre, avec des vainqueurs et des vaincus, mais c'est une guerre qui oppose très concrètement deux mondes, deux modes de vie, celui de l'Un (l'universel) à celui de la diversité (le pluri-ver). Encore faut-il que ces deux mondes existent ici et maintenant ! L'un ne peut pas être seulement une aspiration — une aspiration à l'existence ! Cet autre monde qui s'affronte au monde capitaliste existe bel et bien, il est formé de toutes les sociétés sans État, de tous les peuples qui du fait de leur simple existence sont amenés à résister à l'avancée et à la pénétration du capital ; à ces sociétés en résistance, j'ajouterai toutes les formes de vie qui ne sont pas totalement éteintes et anéanties, qui cherchent à se reconstruire, à renaître de leurs cendres. Qu'avons-nous à opposer au capitalisme, sinon une éthique, une éthique de vie, une éthique qui tente encore de survivre à l'inexorable décomposition de la vie sociale, à cette accablante désolation sociale qui a pour nom capitalisme ?

Pour les Anga de Nouvelle-Guinée, certaines agressions physiques résultent de l'action morbide des *ombi*, ces terribles esprits cannibales qui découpent et dévorent le corps des vivants de l'intérieur. Mais les *ombi* ont toujours une raison d'attaquer l'homme. Ils sanctionnent ceux qui ont dérogé à la règle élémentaire de la vie sociale, à savoir le partage ou le respect de l'échange.

L'éthique ne s'impose pas comme s'impose une morale, elle ne s'impose pas comme autorité : la « voix de la morale » si proche de la « voix de Dieu » ! Elle se fonde pratiquement à travers des relations socialement construites reposant sur la réciprocité. Elle se présente comme l'envers du monde marchand en quelque sorte, et c'est ce monde des relations socialement construites qui résiste et s'oppose à la pénétration du capital, en fait à une pensée effective qui lui est contraire. Chez les Toungouses, d'un bout à l'autre de la forêt, comme le vol du gibier tué, le vol des rennes semi-domestiques est inconnu, l'animal perdu est retourné à son propriétaire, il serait infamant de ne pas le rendre. C'est avec l'idéologie marchande que le vol apparaît.

Dans le tohu-bohu dans lequel nous sommes plongés, dans le brouhaha assourdissant dans lequel nous sommes engloutis, il n'est pas toujours aisé de saisir cette survie éthique ou tout autre forme de construction ou reconstruction éthique comme l'expression la plus élémentaire mais aussi la plus authentique de la dissidence. C'est elle pourtant qui définit les contours fluctuants et précaires d'un monde qui s'oppose encore au capitalisme. Ce monde n'est pas à venir, il est notre présent, et c'est bien parce qu'il est présent qu'il fait encore obstacle au devenir monde du capital. La révolution n'est pas notre avenir, nous ne sommes pas dans l'attente du grand soir, dans le « demain on rase gratis » ! La guerre est au jour le jour, c'est une guerre de tranchées, de recoins, d'obscurité et de brusques et fulgurants instants de lumière, elle est faite de résistance au quotidien, d'observation, de courage et d'abnégation, de peur aussi : une survivance au jour le jour, de tous les instants, face à un monde totalitaire qui nous surprend le plus souvent tant il nous est contraire. Comment peut-on concevoir un monde si destructeur, menant une guerre ouverte, implacable, contre toute forme de vie socialement construite ?

« Les jeunes étaient sur le chemin du retour, les poursuivre, bloquer leur sortie et les assassiner de ce cette façon, jusqu'à maintenant nous ne comprenons pas cet esprit diabolique qui a préparé tout cela. » (Déclaration d'un parent des quarante-trois normaliens de l'école d'Ayotzinapa enlevés par les forces de l'ordre à Iguala, État du Guerrero)

Au Mexique, je suis témoin de cette avancée socialement pernicieuse du capital. J'y perçois la frénésie obsessionnelle et meurtrière d'une pensée qui entend mettre fin de façon définitive à toute forme de vie reposant sur la reconnaissance de l'autre – que cette vie soit celle, populaire, des quartiers ou des *colonias*, qu'elle soit celle des villages, qu'elle soit celle des peuples

indiens, qu'elle soit celle, plus explicite et mieux définie des zapatistes, ou encore, plus généralement, celle des jeunes, jeunes étudiants des écoles normales rurales et jeunes libertaires, qui forment des bandes rebelles. C'est tout cet ensemble, ce monde mouvant, informel, bien souvent imparfait, nébuleux, mal défini, qui montre une résistance au capital ; et c'est bien contre ce monde que la guerre est déclenchée et fait rage, semant la terreur parmi la population : disparitions, tortures, assassinats qui n'en finissent pas, c'est une offensive d'envergure contre les Mexicains. Cette guerre a commencé dans le nord du Mexique et son front descend peu à peu vers le sud. L'Initiative de Mérida, signée entre le Mexique et les États-Unis, scelle l'union militaire des deux États contre la population mexicaine avec une stratégie et une tactique bien définie : faire feu de tout bois (paramilitaires, escadrons de la mort, sicaires au service des cartels, armée avec ses groupes spéciaux d'élimination, les *gizes*) pour créer un chaos social et, surtout, générer un état d'incertitude généralisé parmi les gens engendrant la peur des autres, la peur du voisin. La torture, employée de façon systématique, n'a pas d'autre but : produire un choc psychologique afin de provoquer une sorte de stase inhibant toute réaction, sinon celle d'une peur panique. Ce n'est pas un hasard si un des jeunes assassinés à Iguala a été retrouvé un œil et la peau du visage arrachés. Ce procédé de guerre dite « psychologique » a fait ses preuves et il est d'une pratique courante au Mexique et dans bien d'autres pays où la population n'est pas encore entièrement soumise à l'empire du commerce.

L'enlèvement et la disparition de quarante-trois jeunes normaliens d'Ayotzinapa est un acte de guerre délibéré, voulu, pensé et décidé en haut lieu faisant intervenir la police fédérale et l'armée mexicaine\*. Je dirais même que c'est un acte de guerre banal au vu de ce qui s'est passé à Tamaulipas, où, dans des dizaines de fosses clandestines autour de San Fernando, on a retrouvé en 2011 des autobus entiers enterrés avec leurs passagers – torturés puis assassinés (cf. José Reveles, 2011). Ce qui a été moins banal, si j'ose dire, ça a été la réaction des parents. Ils ne sont pas restés atterrés et mortifiés, sans réaction, face à cette immense tragédie, comme pouvaient l'espérer ceux qui en ont eu l'initiative. Au grand dam

\* Les réticences, les omissions et surtout les mensonges éhontés du procureur de la République ont conduit les parents et une grande partie de la population à penser que l'État se trouve directement impliqué dans l'enlèvement suivi de l'assassinat de ces quarante-trois normaliens.

du gouvernement, ils ont réagi avec toute la dignité d'êtres humains, entraînant avec eux une grande partie de la population mexicaine. Il était temps. Le travail de sappe, les enlèvements, les tortures et les assassinats – dans la région autour d'Iguala, on a retrouvé des dizaines de fosses clandestines (quand on se donne la peine de chercher...) – qui commençaient à prendre des proportions angoissantes dans le Guerrero n'avaient pas encore totalement annihilé toute réaction, du moins dans cette frange de la population : une population pauvre d'origine indienne, villageoise et paysanne, qui avait gardé le sens de la communauté. Une frange de la population qui se trouvait tout « naturellement » en dissidence : « Ils ne vont pas nous réduire au silence car nous avons un devoir de dignité que nous avons hérité de la mémoire de nos grands-pères et de nos grands-mères. »

Par leur lutte obstinée, les parents des quarante-trois jeunes poussent dans leurs derniers retranchements le gouvernement et l'armée du Mexique pour faire apparaître aux yeux de tous une vérité jusque-là soigneusement occultée : la guerre menée par un gouvernement démocratique contre sa population et une armée nationale engagée dans cette guerre, massacrant des Mexicains désarmés. À l'exécution sommaire de vingt jeunes gens de 16 à 22 ans et d'une jeune fille de 15 ans par les soldats du 102<sup>e</sup> bataillon d'infanterie de l'armée mexicaine à Tlatlaya, le 30 juin de l'année dernière, s'ajoute désormais l'enlèvement et la disparition de quarante-trois jeunes normaliens, les 26 et 27 septembre 2014, par le 27<sup>e</sup> bataillon d'infanterie.

La tournure prise par les événements ces derniers temps, qui dessine l'avenir des femmes et des hommes sur cette planète semble inéluctable et pourtant, dans ces trois livres, je m'attache à faire valoir un point de vue opposé à celui des marchands. C'est le point de vue proposé par les sociétés sans État, par les peuples, les tribus, les clans, les bandes, les pirates, les apaches, les blousons noirs, les voyous, et autres voyants. Je dis « voyants » car n'importe quel peuple en résistance, n'importe quelle bande de petits voyous de banlieue, sait très bien à quoi s'en tenir sur le monde dominant et sait très bien qu'il y a incompatibilité – qu'il s'agit d'une situation de guerre et qu'il n'y aura pas de trêve. Toute vie collective qui survit encore de-ci, de-là, ou qui cherche à se maintenir ou à se reconstruire, à s'inventer avec ce qu'elle a sous la main, avec ce qui surnage d'un naufrage, entre en guerre. Cette aspiration, ce rêve qui se cherche, qui s'ébauche parfois pour une existence précaire avant de disparaître sous le coup des forces contraires, reste notre dignité.

En cédant à la facilité d'un jeu de mots, je dirais que je me suis efforcé à saisir mon époque par la bande. La bande est une construction très éphémère, une ébauche, une simple ébauche (et c'est déjà beaucoup), dans un très bref passage du temps, d'une vie collective. Ce n'est pas une action volontaire, elle naît et se développe le plus souvent au sein d'un milieu qui lui est propice, où existe encore un savoir-vivre, une nostalgie, la mémoire d'un jadis, dans un milieu qui se trouve en marge, sur les côtés, du monde dominant : les fortifs, les quartiers populaires, les bas-fonds, les banlieues..., et, bien sûr, les peuples, toutes les sociétés sans État qui survivent encore à la périphérie des centres capitalistes.

« Soyons un tourbillon de vents dans le monde pour qu'ils nous rendent en vie nos disparus. Soyons une vague et emportons ces monstres, moyons-les, ces scélérats qui nous ont fait tant de mal. »

(Déclaration d'un parent de disparu d'Ayotzinapa)

Ces trois livres ne cherchent pas à apporter une ou des solutions, ils expriment seulement un point de vue ; le choix de la dissidence est une option, ce n'est pas une solution ; c'est une option de vie. Comme toutes les époques, la nôtre nous met au pied du mur.

*Être Ouragans* est le titre générique de trois livres qui traitent de notre rapport à la réalité. Le premier livre est intitulé *De la réalité et des représentations que nous en avons*. Il s'agit d'un discours sur la réalité en tant que soi, en tant que réalité de la pensée se réalisant ; j'y critique deux concepts qui sont propres à notre représentation du monde et de l'être : celui de nature et celui d'individu. Le deuxième livre se présente comme un fascicule comprenant *Six thèses pour une brève histoire du capitalisme des origines à nos jours* ; il s'agit cette fois d'un discours sur l'appareil comme réalité. Le troisième livre parle de la résistance que les peuples indiens du Mexique opposent à l'avancée du monde marchand, il s'intitule *L'Expérience mexicaine* et se présente comme une chronique des temps présents.

Ce titre n'est pas trompeur, il est au contraire à prendre au pied de la lettre. Il s'agit bien d'une réflexion en décalage, à partir d'une position légèrement en porte-à-faux, offrant sur notre réalité une perspective inhabituelle. En général nous avons un point de vue *du dedans* et tout ce que nous disons est directement compréhensible... pour ceux *du dedans*, évidemment. Et nous filons des poncifs comme le poète des métaphores, ou

l'art de dire et de bien dire ce que tout le monde sait ou ressent ; le « bien dire » n'étant finalement que l'art de se conformer aux normes esthétiques qui ont cours à une époque donnée. Cela ne présente qu'un intérêt extrêmement limité : autant cultiver son jardin – ou alors regarder de vieux films ou lire de la poésie d'antan, qui offrent tout de même un décalage heureux avec notre présent, avec l'ennui des temps présents.

Une pensée en dissidence est seulement l'approche imparfaite d'autre chose, l'approche imparfaite d'un possible, d'un entre-deux-mondes : un monde avec lequel on a rompu mais qui existe et pèse encore, et un monde à venir ; une pensée qui se trouve entre deux réalités comme entre deux eaux, une réalité dont on a saisi les limites, les tenants et les aboutissants, et une réalité à inventer, à construire ou à retrouver. C'est une cosmologie qui n'est pas encore une cosmovision, un langage qui n'est pas encore un langage, une langue en gestation, à naître, à laquelle on doit s'initier, que l'on a oubliée et que l'on s'efforce de retrouver ou de réinventer.

La pensée magique en tant que pensée en rupture avec l'ordre chrétien est encore ce qui se rapproche le plus d'une pensée en dissidence. C'est une pensée *du dehors*. Chercher à la traduire, c'est déjà la trahir. Elle apporte une perspective sur le monde que l'on cherche à traduire dans les termes ou le langage d'une autre perspective ; c'est le dehors que l'on cherche à assimiler, à intégrer dans le dedans. Toute traduction est un changement de perspective et de ce fait une trahison.

Ces trois livres ne sont pas la mise en forme d'idées préconçues selon une rhétorique bien rodée, l'écriture n'est pas là pour conclure une réflexion, elle ne se présente pas comme l'aboutissement d'une pensée. Elle se présente plutôt comme l'instrument d'une réflexion, qui se développe en s'appuyant sur l'écriture, comme une armée, qui, après avoir assuré ses bases arrière lance des raids, puis retourne sur ses bases pour, ensuite, créer des postes avancés, des fortins sur lesquels elle prendra à nouveau appui pour lancer d'autres expéditions. L'écriture ancre la réflexion ; elle lui donne une assise lui permettant de s'aventurer en zone inconnue, une réflexion en mouvements, par à-coups, avec quelques notions clés qu'elle fortifiera au fur et à mesure de son avancée. Une réflexion qui n'aboutit pas vraiment, qui piétine, qui repart, qui suit son fil d'Ariane dans un labyrinthe où elle risque toujours de se perdre. Je suis bien conscient qu'un tel usage de l'écriture puisse fatiguer un lecteur habitué à des ouvrages bien définis, à manger un plat tout préparé plutôt que participer à sa cuisine. C'est une autre forme de

relation qui s'établit et, si le lecteur doit rester sur sa faim, il peut toujours terminer cette fameuse cuisine à sa façon.

